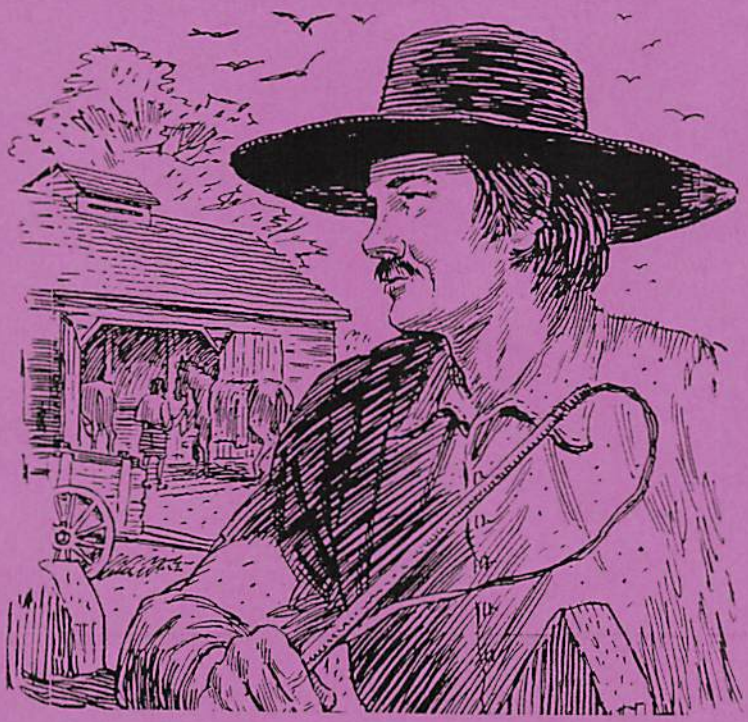
Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
Publication mensuelle dirigée par Florian Bernard
NUMÉRO 6 ..... MAI 1995

Sommaire

1.Bathurst, la plus ancienne paroisse du Nouveau-Brunswick (Page 1)
2.Le colonel Edward Cornwallis, et le peuplement de l'Acadie par des sujets britanniques (Page 13)
3.Histoire et Généalogie des familles Melanson (Page 17)
4.La Société l'Assomption (Page 26)
5.Liste des Loyalistes et des soldats licenciés embarqués pour la Baie des Chaleurs en 1784 (Page 28)



BATHURST, LA PLUS ANCIENNE PAROISSE du NOUVEAU-BRUNSWICK

L'Église de Bathurst, élevée en 1938 à la dignité de siège épiscopal, peut revendiquer l'honneur d'avoir été, il y a 375 ans, la première mission de tout le territoire compris aujourd'hui dans la province du Nouveau-Brunswick. Le Père Bernardin, dit Sébastien, a fixé le centre de sa mission à Nipissiguit, aujourd'hui Bathurst, dès 1620, et y a célébré des messes.

Il est vrai qu'au cours d'une visite passagère à la rivière Saint-Jean, en octobre 1611, le Père Biard, Jésuite, a célébré une messe, une seule, la première en Acadie, comme il est encore vrai que le premier missionnaire s'est d'abord rendu à Miscou, en 1619, et qu'il y a célébré quelques messes. Mais ce n'est que plus tard que des missions permanentes ont été établies à ces endroits. C'est donc à Bathurst, en 1620, dans une modeste demeure, dont nous ignorons la localisation exacte, comme celle qu'on appellera plus tard, à Ristigouche, la *Cabane de Jésus*, que les pauvres Sauvages errants ont pu être évangélisés et baptisés.

Samuel de Champlain, en quête de missionnaires pour la Nouvelle-France, s'était adressé, en 1614, aux Récollets de Brouage, sa ville natale. Ces Récollets appartenaient à la province d'Aquitaine, nouvellement fondée, et ne furent pas en mesure de répondre tout de suite à son invitation. C'est pourquoi Champlain s'adressa aux Récollets de Paris, qui acceptèrent, et devinrent ainsi les premiers missionnaires de la Nouvelle-France. Ceux d'Aquitaine se rendirent en Acadie en 1619, sur le bateau d'une compagnie marchande de Bordeaux. Ils étaient trois. L'un d'eux s'établit à Port-Royal; un autre à la rivière Saint-Jeasn. Le troisième se rendit à Miscou, où l'on venait d'établir un établissement de pêche. Dès l'année suivante, il se rendit à Nipissiguit (Bathurst). Il n'y avait pas là beaucoup de Sauvages, mais c'était un point central, d'où on pouvait aisément se rendre à Miscou, à Ristigouche, et surtout se rendre à Miramichi par la rivière Nipissiguit et un court portage.

Ce premier missionnaire récollet est appelé Bernardin par les historiens Le Tac et Leclerc. Mais dans

un autre ouvrage, celui-ci le nomme également Sébastien, tout comme Wadding, qui ajoute, en latin: *Sebastianus Miscovia* (Sébastien de Miscou). Il peut, comme d'autres, avoir porté un double nom.

Le Père Bernardin dit Sébastien ne passa que trois ans parmi les Sauvages de cette région, dont il apprit vite la langue, exerçant son ministère avec beaucoup de zèle et de succès. En 1622, il alla à Québec visiter ses Frères, en compagnie d'un nouveau converti, qui édifia beaucoup ceux qui le virent. Sagard l'appelle «un des principaux capitaines ou chefs du pays, un homme sage, grave, doux et bien appris, n'éprouvant nullement la légèreté et l'inconstance qu'il voyait en plusieurs de nos hommes, qu'il reprenait doucement par son silence et sa retenue».

Le Père Bernardin dit Sébastien mourut prématurément, en 1623, de misère et de faim, ou par accident, dans les bois du Nouveau-Brunswick, soit en passant l'hiver avec les Sauvages, soit en se rendant à sa résidence de la rivière Saint-Jean par la rivière Nipissiguit et le portage de Tobique. C'est le premier franciscain qui ait sacrifié sa vie au service des âmes de la Nouvelle-France, deux ans avant son confrère, le Père Nicolas Viel, à la rivière des Prairies, près de Montréal. L'historien Ganong a eu l'heureuse idée de donner son nom à une montagne, aux sources de la rivière Nipissiguit, non loin de l'endroit probable où il a trouvé la mort.

Après la mort du Père Bernardin dit Sébastien, il n'y eut plus de missionnaires dans le district de Nipissiguit jusqu'en 1635. Un nouveau poste fut établi, cette année-là, encore à Miscou. Deux Jésuites y furent envoyés de Québec, les Pères Charles Turgis et Charles du Marché. Ils commencèrent la construction d'une chapelle, dédiée à leur commun patron, Saint-Charles. Mais le rude climat leur fut fatal, à eux et aux 23 pauvres Français qui les y avaient précédés. Le Père Turgis y mourut le 4 mai 1637. Il fut comme le second martyr de cette région. Le Père du Marché et d'autres, venus ensuite, furent forcés de repartir. Seul le Père André Richard put résister. Le Père Martin de Lyonne vint le rejoindre en 1644. Il tomba malade lui aussi, mais après quatre mois d'épreuves, il recouvra la santé et «il semble avoir enseveli les maladies, car depuis lors elles ne parurent plus» dit la *Relation*. Une fois guéri, il fut d'un grand secours au Père Richard.

Les deux missionnaires visitèrent souvent Nipissiguit et se rendirent jusqu'à la mission de Ristigouche. Ils baptisèrent beaucoup

de Sauvages. Le premier dont le nom nous soit parvenu est le chef Nepsuget, probablement de Ristigouche, qui fut baptisé en 1644 sous le nom de Joseph. Le second est le chef Jariet, de Nepigigouit, baptisé le 30 juillet 1645, avec toute sa famille. Il reçut le nom de Denys et sa femme celui de Marguerite. Quoique la *Relation* ne le dise pas, il est plus que probable que ces noms étaient dus à Nicolas Denys, arrivé là depuis peu, dont la femme s'appelait justement Marguerite. La nouvelle chrétienne était une excellente personne: «Elle passait pour la plus honnête, la plus sage et modeste de toutes les femmes sauvages. Au baptême, non seulement elle répondait aux questions du rituel avec dévotion et les sentiments que le Saint-Esprit lui inspirait, mais elle aidait son mari, l'exhortait et lui suggérait les réponses. Ils reçurent ensuite la bénédiction nuptiale et furent admis à la table de Notre-Seigneur». Peu à peu, le nombre des convertis s'accrut plus rapidement. En 1647, ils en baptisèrent 40 en trois mois. Le Père Richard avait appris leur langue. Il leur était très cher et ils lui avaient demandé de rester avec eux. C'était peut-être à lui qu'ils dirent, un jour: «Père, notre fleuve est bien méchant, *ionpegitjoig*, au cours inégal et dangereux. C'est sans doute parce qu'il n'a pas été béni, et le père, l'ayant béni, il ne causa plus aucune perte de vie».

Les Jésuites avaient une résidence à Nipissiguit dès avant 1645. L'abbé de La Madeleine, membre de la Société de Miscou, leur y avait fait bâtir une habitation, avec une chapelle dédiée à la Vierge. C'est le seconde au Nouveau-Brunswick dont il soit fait mention dans les anciens documents. Ce fut une heureuse inspiration de donner ce nom historique à l'église de ;a jeune paroisse de l'est, de même que plus tard à la résidence épiscopale, tandis que la cathédrale est dédiée au Sacré-Coeur. Le Père Richard décida, en 1646, de s'y établir d'une manière permanente, avec le Frère Jacques Ratel. Il y célébrait les offices tous les dimanches et les jours de fête. De là, il rayonnait dans toutes les directions, partout où il y avait du bien à faire. En 1647, il décida, avec ses compagnons, de se rendre à Québec, afin de prendre avec les supérieurs les moyens d'assurer et de développer de si heureux commencements. Le Père Leclerc, historien, raconte plaisamment que le dernier père quittant la chapelle laissa sa barrette sur l'autel, en disant qu'il viendrait la chercher quand il voudrait. Ce devait être plutôt quand il pourrait. Ce n'est en effet qu'en 1659 que nous retrouvons le Père Richard dans ces parages, lors du premier débarquement de Monseigneur de

Laval à Percé, le 16 mai. Avec le Père Frémin, qui résidait alors à Richibouctou, ils conduisirent à l'évêque 150 catéchumènes, dont la moitié étaient des Sauvages.

Après le départ des Jésuites, ce fut au tour des Capucins, chargés des missions acadiennes depuis 1632, de venir continuer l'évangélisation de Nipissiguit et de la Baie des Chaleurs. Le Père Balthazar de Paris, écrit son confrère le Père Ignace, s'y rendit en 1648 et résida six années entières dans un lieu appelé vulgairement Nepisigouit (sic), en deça des limites de l'Acadie, vers le nord, au milieu de la Baie des Chaleurs. Il a parcouru tout le territoire qui s'étend de cette baie à la résidence de Saint-Pierre, au pays de Canseau, dans un rayon d'au moins cent lieues. Il a traversé les terres et les forêts, les lacs et les rivières, les baies et les fleuves, supportant des privations, des froids, des travaux, des maladies, dont on ne peut se faire une idée. Il a converti au Christ une vingtaine de familles entières de Sauvages, et plus de personnes que tous les autres missionnaires. Il parlait la langue des indigènes aussi bien que la langue française. Il s'est rendu en France en 1654, non pas précisément à cause de la prise de Port-Royal par les Anglais, qui ne semble pas avoir rien dérangé dans le nord, mais afin de faire connaître l'état où l'invasion hérétique avait réduit le pays, et de recruter, si possible, d'autres ouvriers évangéliques. Cette généreuse démarche n'ayant pas réussi, le Père Balthazar repartit seul, en 1645, mais il s'égara sur des terres étrangères et fut obligé de rentrer en France. Il se remit en route en 1656, et cette fois il put regagner ses missions, visiter ses disciples et les confirmer dans la foi, leur administrer les sacrements et tous les secours spirituels, dont ils étaient privés depuis deux ans. Il avait un compagnon dont on ne connaît pas le nom. En 1658, ils se rendirent à Saint-Pierre-du-Cap-Breton, où ils trouvèrent trois Jésuites et un prêtre séculier. Ils se retirèrent donc, et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus ensuite. Il est probable qu'ils soient retournés à Nipissiguit et qu'ils y aient terminé leur laborieuse carrière. Une ancienne tradition locale veut que plusieurs prêtres, ainsi qu'un amiral français, soient enterrés à la Pointe-au-Père, aujourd'hui ferguson's Point. L'historien Ganong pense que cet amiral n'est autre que Nicolas Denys, décédé à Nipissiguit en 1688. Un vieux saule y marque, dit-on, la place d'un ancien cimetière.

Les Récollets, rappelés au Canada en 1669, reçurent de Monseigneur de Laval, en 1673, la charge des missions de la Gaspésie, Percé, Ristigouche, Nipissiguit et Miramichi. Le plus célèbre fut le

Père Leclercq, qui passa une grande partie de son temps à Ristigouche. De là, il se rendit à Nipissiguit, en septembre 1676. Il y reçut une délégation du chef micmac de Miramichi, le priant d'aller catéchiser ses gens. Son zèle le poussait déjà à entreprendre ce voyage malgré la rigueur de l:hiver. Mais il vit une manifestation de la volonté de Dieu dans l'arrivée inattendue d'un Micmac de Ristigouche, qui se rendait là, pour s'y établir avec sa femme et son enfant, à cause de certains différends survenus dans son village. Il attendit quelques jours, pour permettre au père de baptiser un certain nombre de néophytes, et même son propre enfant, qui fut nommé Pierre. C'était le jour de la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome. Précisément, Nipissiguit a aussi porté le nom de Saint-Pierre. Ils partirent le 26 janvier 1677, avec le sieur Philippe Hénaut de Beaubacannes, qui leur rendit de grands services. Ce colon était établi à Nipissiguit probablement depuis 1666. Il cultivait la terre avec succès, et récoltait du froment plus qu'il ne lui en fallait pour sa famille. Il avait une propriété à la pointe qui porte son nom. Il vivait encore en 1714 et demeurait alors à Shippegan.

Le Père Leclercq raconte encore que pendant son hivernement à Nipissiguit, il avait dû refuser le baptême à une sauvagesse, avant qu'elle eût renoncé à une pratique supersticieuse. Elle avait reçu d'une vieille sorcière, sa parente, cinq grains de chapelet mystérieux, qu'elle tenait soigneusement enveloppés. Elle était persuadée, et beaucoup d'autres avec elle, que cette sorcière, qui se disait *patliasisgo,* c'est-à-dire prêtresse, les avait reçus du ciel. Elle les montra au Père, qui constata tout de suite qu'il s'agissait de grains ordinaires, échappés au cordon ou à la chaîne d'un chapelet venu de France. Il les prit donc dans sa main et lui dit que si elle avait un si grand désir du baptême, elle devait le prouver en lui donnant ces grains inutiles. Comme elle hésitait, il lui en rendit quatre. «Elle me demanda, écrit la Père, où était le cinquième. J'affectai d'ignorer le nombre qu'elle m'avait remis et je fis semblant de le chercher parmi les branches de sapin sur lesquelles j'étais alors assis. Chacun se mit alors à chercher et à tout bouleverser dans la cabane. Une autre ancienne se mit alors à pleurer et à me faire d'amers reproches d'avoir perdu une chose si précieuse. Elle ajouta qu'il était aisé de voir que ce grain était venu du ciel, puisqu'il avait si subitement quitté leur cabane, pour s'envoler dans le sein du soleil, d'où il descendrait une seconde fois quand la prêtresse ferait sa prière, et que moi qui en doutais, je pourrais le constater quand nous irions lui faire visite au

printemps, comme j'en avais l'intention. Après une telle diatribe, tout ce que je pus dire fut inutile. Je décidai donc de la convaincre d'erreur, en montrant le grain perdu. Elle fut extrêmement surprise, mais elle avoua franchement qu'elle n'avait pas d'esprit. Notre catéchumène me donna de grand coeur les quatre autres grains, et chacun profita de mes instructions. Comme le diable se sert de n'importe quoi pour tromper! Comme aussi il faut peu de chose à la divine Providence pour déjouer ses plans, en faveur d'âmes sincères!».

Vers 1680, le Père Leclercq demanda à Monsieur Denys de Fronsac, fils de Nicolas Denys, de lui accorder, au nom de son père, dont il gérait la propriété, une concession à Nipissiguit afin d'y établir, d'une façon permanente, un village de Micmacs. Le seigneur y consentit volontiers. Mais de grandes pertes de marchandises subies alors empêchèrent Denys de mettre le projet à exécution. L'affaire fut de traitée de nouveau avec le Séminaire de Québec, mais on dut finalement y renoncer et se contenter des deux autres missions de Miramichi et de Ristigouche. D'ailleurs cette dernière a toujours été la métropole des Indiens micmacs de la Gaspésie. C'est là que le Père Leclercq fit sa résidence habituelle jusqu'à son départ, en 1687. Les Pères Moreau et Jumeau le remplacèrent jusqu'au double ravage de Percé par les pirates américains et les flibustiers de Phipps, en 1690. On n'a pas raison de croire qu'ils se soient rendus à Nipissiguit, mais ils ont eu un digne remplaçant dans la personne d'un méchant chef sauvage, nommé Halion, c'est-à-dire Hilarion (les Sauvages disent Laliô, les Anglais Larry), lequel en 1692, selon Cooney, entreprit avec ses complices de chasser les Français de cette région. Il n'est pas dit qu'il y ait eu des massacres, ni même des combats proprement dits, parce que les paisibles Acadiens préférèrent céder à l'orage et se retirer ailleurs.

Cet exode semble cependant avoir tué Nipissiguit. Depuis lors jusqu'à la déportation des Acadiens, en 1755, on n'y trouve plus signe de vie. Toutefois, il y a toujours eu quelques missionnaires à Miramichi et à Ristigouche, en résidence ou de passage. Nous connaissons les noms des Pères Michel Brûlé (1706-1720), Gélase (1720-1745), Luc (1730), Ambroise (1727-1768). En se rendant d'une place à l'autre, ils devaient ordinairement passer par Nipissiguit, qui était la voie la plus fréquentée. Il est à croire que de temps en temps, dans leurs arrêts, ils rendaient aux rares habitants et aux Sauvages les services spirituels qu'ils pouvaient.

Après la déportation de 1755, les Acadiens qui avaient échappé à l'embarquement sur les bateaux se réfugièrent dans le haut de la Baie des Chaleurs. Ils fondèrent du côté nord, près de la Pointe-à-la-Garde, un petit village de 1,500 âmes, mais Byron sut bien les trouver en 1760, et incendier 200 maisons. D'autres, plus nombreux, s'échelonnèrent sur la rive sud, mais les Anglais, après leur victoire de Ristigouche, ne les laissèrent pas en paix. En 1761, ils furent victimes d'une nouvelle déportation, ou plus exactement d'une troisième, en comptant celui de l'île Saint-Jean (île du Prince-Édouard) en 1758. Le raid de Nipissiguit fut opéré par le capitaine R.Mackenzie, digne émule de Winslow et de Rollo. Il prépara son expédition dans le plus grand secret car, autrement, disent ses maîtres, «les Acadiens se seraient réfugiés dans les bois et l'entreprise aurait échoué». S'il ne réussit pas au-delà de ses désirs, il réussit au-delà de ses moyens de transport. Il fit 787 prisonniers, mais ne put en conduire que 335 dans la prison d'Halifax. Il fut obligé de laisser les autres libres, faute de transport, après leur avoir fait prêter le serment d'allégeance et promettre de se présenter, quand les autorités le demanderaient, ce qu'elles ne songèrent plus à faire...

Tous ces troubles affaiblirent beaucoup les Acadiens, sans toutefois les décourager. Le travail et le commerce reprirent bien lentement. Tout était à recommencer. Il fallait reconstruire les maisons et les granges incendiés. Le commerce tomba, comme d'habitude, aux mains des Anglais. Celui du commodore Georges Walker, établi en 1768 à la Pointe Alston, devint très prospère. Nommé premier magistrat du district, il donna en 1769 à Alexis Landry la permission d'aller s'établir à Caraquet. Plus tard, Walker eut une succursale à Ristigouche, sur le cours d'eau qui a gardé son nom. Mais lors de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, en 1776, c'est lui cette fois qui eut le plus à souffrir des incursions des corsaires américains. Tous ses magasins furent pillés et il quitta le pays pour retourner en Angleterre. Les Acadiens, qui n'avaient pas alors grand'chose à perdre, ne semblent pas avoir été beaucoup inquiétés par les soldats américains.

Quant à la religion, elle reprit un nouvel essor lorsque l'héroïque abbé Mathurin Bourg, lui-même fils d'Acadie, devenu en 1773 curé de Tracadièche (Carleton), fut chargé tout seul durant douze ans de toutes les missions d'Acadie. Il entreprit de les visiter aussi souvent que possible. Dans ses voyages, il parcourait un territoire où l'on compte aujourd'hui neuf diocèses. Nipissiguit formait probable-

ment l'une de ses premières stations. Sa présence dans cette mission en 1791, 1792, 1794 et 1795 est mentionnée dans les régistres de Caraquet et dans d'autres documents. Le 18 mars 1777, les Lords du commerce avaient permis au colonel Goold, régistraire provincial, d'établir sa résidence à Nipissiguit. Le 2 octobre 1784, Robert Adams, de Ristigouche, lui envoya une lettre de l'abbé Bourg, qui s'y rendait.

Quelques prêtres de France, victimes de la Révolution, avaient fui la mère patrie et certains étaient venus l'aider. L'un des plus zélés fut l'abbé L.J.Desjardins, qui ouvrit précisément à Nipissiguit, en 1798, les registres de la mission. Après lui, nous y trouvons la signature de l'abbé Delavaivre, qui appelle la place Pisqui; de l'abbé Joyer jusqu'en 1806; de l'abbé B. Orfray (1806-1810), de l'abbé François Huot (1810-1813). Celui-ci s'est particulièrement intéressé aux Micmacs, ayant pris la peine de copier la grammaire de l'abbé Maillard. Le 13 janvier 1811, l'abbé Huot baptisait le fils de Philippe Young, Micmac, chasseur de Nipissiguit et, dans un acte du 5 octobre 1812, il nomme sa mission, pour la première fois, la Sainte-Famille de Nipissiguit. C'est peut-être Monseigneur Plessis lui-même qui lui avait donné ce nom dans sa grande visite de l'année précédente. En tous cas, cette visite fut, avec l'arrivée de nouveaux missionnaires, comme une résurrection pour Nipissiguit, que le prélat appelait un des plus anciens postes de son immense diocèse. Il s'y rendit de Caraquet, en chaloupe, le 1er juillet 1811. Il espérait arriver à temps pour y célébrer les saints Mystères le lendemain, fête de la Visitation, mais une absence complète de vent, retardant considérablement l'avance du voilier, retarda son arrivée jusqu'au mercredi. On entre dans le bassin par un chenal profond, mais étroit. Trois rivières se déchargent dans cette baie; la grande rivière (Nipissiguit), celle du Mitant et celle de Titigouche. C'est entre ces deux dernières, sur une plateforme assez élevée, qu'est placée l'église, sous l'invocation de la Sainte-Famille. La future ville de Bathurst sera bâtie sur l'autre pointe, qui a porté longtemps le nom de Saint-Pierre. La confession des paroissiens et de quelques Sauvages, qui s'y sont fixés, occupèrent deux prêtres jusqu'au dimanche, le 7 juillet 1811. La plupart des familles du Petit-Rocher s'étaient aussi rendues là pour la visite. Elles assistèrent à tous les exercices et ne voulurent pas partir avant l'évêque, avec de l'accompagner jusque chez eux. On partit le dimanche soir. Mais, au sortir du havre, toute cette compagnie fut obligée de passer la nuit entière sur la pointe de l'Ouest (Alston), à cause

de l'absence de vent. On repartit dans la nuit, à trois heures, à la faveur d'une légère brise. On débarqua à la rivière Nigadou (Nickadaw). La messe fut célébrée à 9 heures chez Joseph Arsenault, et on partit pour Carleton, dans une goélette envoyée par Monsieur Painchaud. L'évêque revint l'année suivante continuer sa visite de toute l'Acadie. On oeut dater de 1812 la naissance, sinon d'une vie nationale, au moins d'un sentiment national, frêle mais viable, au coeur du peuple de 12,000 âmes qui s'égrenait de la Baie des Chaleurs jusqu'au Cap-Breton et à la Baie Sainte-Marie.

Après l'abbé Huot, l'église de Nipissiguit fut desservie successivement par les abbés P.A.Parent (1813-1817), François Cooke (1817-1822), F.X.G.Leduc (1822-1828), L.J.Th.Fortin (1828-1829), T.McHarron (1831-1835) et par l'abbé J.M.Madran (1835-1838). C'est du temps de l'abbé Leduc que la nouvelle ville, fondée vers 1820, reçut le nom de Bathurst, qui lui fut donné en 1826 par Monsieur Howard Douglas, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, de 1823 à 1831, en l'honneur du comte de Bathurst, alors secrétaire pour les Colonies dans le cabinet de Londres. C'est à ce noble comte qu'est due en partie la reconnaissance officielle du titre canonique de l'évêque de Québec, que les Anglais nommaient alors le surintendant de l'Église de Rome au Canada. Déjà, à la requête de Monseigneur Plessis lui-même, Sir Georges Prevost, gouverneur général de 1811 à 1816, avait sollicité pour lui et obtenu le titre d'Évêque catholique de Québec. Mais on ne semblait pas pressé en Angleterre d'en faire usage. C'est le comte de Bathurst qui s'en servit le premier ofdficiellement dans une lettre de 1815, écrite au gouverneur pour lui recommander d'accorder une allocation de mille livres par année à l'Évêque catholique de Québec. Le titre fut reconnu le 30 août 1817 par le régent, au nom du roi, mais avec la restriction de romain, que d'ailleurs Monseigneur Plessis avait lui-même mise dans sa demande. Ce titre passa ensuite sans conteste aux autres évêques appelés bientôt à gouverner des portions détachées du diocèse de Québec. Déjà le pape avait conféré à Monseigneur Plessis le titre d'archevêque, mais par prudence il ne fit aucun acte de métropolitain.

Le premier diocèse ainsi constitué fut celui de Charlottetown, dans l'île du Prince-Édouard. Il y avait bien un évêque en Nouvelle-Écosse, mais il n'était encore que vicaire apostolique. Tout le Nouveau-Brunswick fit partie du nouveau diocèse de Bathurst pendant 23 ans. La ville de Bathurst eut de très modestes débuts, ne como-

tant d'abord que quelques petites maisons. En 1830, il y en avait une trentaine, la plupart occupées par des émigrants anglais. Il y avait aussi, en 1830, un hôtel de ville, en pierre, un bureau de poste, un temple épiscopalien et trois ou quatre magasins. Avec le village, Bahurst comptait environ 600 âmes. Le village était bien bâti, possédant une belle église et deux ou trois moulins à vent. En 1825, il fit sa bonne part, en envoyant pour $200 de secours aux victimes du désastreux incendie de Miramichi. On ne peut s'empêcher de ramarquer, à cette occasion, que dans le comité de treize membres, chargé des distributions de secours, il n'y a aucun nom acadien.

L'unique paroisse d'alors continua à porter le nom de Nipissiguit jusqu'en 1843. Elle reçut, en 1836, une visite inattendue et bien touchante, celle de Monseigneur Turgeon, évêque coadjuteur de Québec, qui était en tournée de confirmation dans la Gaspésie. A cette époque, le curé de Carleton desservait encore, avec Ristigouche, la Rivière à l'Anguille et Dalhousie. Quand l'évêque y fut rendu, Monsieur B.D.MacDonald, administrateur du diocèse de Charlottetown et qui se trouvait alors à Nipissiguit, vint l'inviter à visiter les autres paroisses du sud de la Baie des Chaleurs, desservies encore presque toutes par des prêtres de son diocèse. Il accepta volontiers, et se rendit le 25 juillet au Petit-Rocher et à Nipissiguit, dont l'abbé J.M.Madran était missionnaire. L'abbé Ferland, qui accompagnait l'évêque, nous a laissé un intéressant compte-rendu de cette tournée pastorale. Voici ce qu'il écrit au sujet de Nipissiguit: «Beaucoup d'Irlandais s'y sont établis après les Acadiens. Au fond du port brille les toits de la petite ville de Bathurst et le clocher de l'église catholique, à l'ombre duquel s'étend le village acadien. Toute nouvelle encore, la ville possède plusieurs maisons de commerce.». Mais la ville tarda longtemps à être connue sous le nom de Bathurst. L'abbé Ferland avait appris, en passant à Bonaventure, que l'année précédente, c'est-à-dire en 1835, un bateau venant d'Angleterre y avait accosté. Le capitaine, qui connaissait tous les coins de la Baie des Chaleurs, demanda où il pourrait trouver la ville de Bathurst, lieu de sa destination. Il fut bien étonné d'apprendre que le port de Bathurst n'était autre que Nipissiguit, où il avait fait beaucoup de voyages. N'empêche que cette même année, ce port avait été visité par 140 navires européens et 130 goélettes de cabotage, preuve qu'il s'y faisait déjà un commerce considérable.

L'abbé Madran quitta Nipissiguit en 1838, mais on peut dire qu'il y laissa son coeur. La Providence

permit aussi qu'il y déposât son corps, car c'est là qu'il vint finir ses jours, le 2 juin 1857. Après sont départ, Nipissiguit fut administré par le célèbre abbé Michael Egan (1839-1840), puis par les abbés A.Barron (1843-1846), Joseph Pelletier (1854-1857), et d'autres de passage. L'abbé Barron est le premier qui, le 4 avril 1843, ait inscrit son nom avec le titre anglais de *Catholic Missionary of Bathurst.*

Le diocèse de Saint-Jean venait d'être érigé, le 30 septembre 1842. Il comprenait toute la province du Nouveau-Brunswick, où, d'ailleurs, il n'y avait encore que treize prêtres, 8 canadiens et 5 irlandais. Monseigneur MacDonald, deuxième évêque de Charlottetown, s'était nommé deux grands vicaires pour cette vaste région, les abbés A.Gagnon, curé de Shédiac, et W.Dollard, curé de Frédéricton. Il proposa à ses prêtres de voter en secret pour l'un des deux, ajoutant que leur choix serait agréé par le pape. La réunion eut lieu à Chatham, où résidait l'abbé Egan. Elle fut présidée par l'abbé Joseph Paquet, curé de Richibouctou et neveu de l'abbé Gagnon. Le résultat du vote ayant été 6 contre 6, c'est lui qui dut se prononcer, et il le fit, par une générosité inconcevable, contre son oncle, en faveur de l'abbé Dollard, qui devint ainsi le premier évêque de Saint-Jean. Il recommanda tout de suite l'abbé Gagnon comme grand vicaire, titre que celui-ci conserva jusqu'à sa mort à Shédiac, le 2 juin 1849.

En 1860, ce fut le tour du diocèse de Chatham, dont Monseigneur James Rogers fut nommé premier évêque, le 8 mai. Il ne trouva alors que sept prêtres dans son district. Il en restait 20 à Saint-Jean. La paroisse Sainte-Famille de Bathurst était desservie par l'abbé Michael Meloy (1857-1866). Après lui, on trouva dans les registres les noms de Monseigneur Rogers lui-même et des abbés Robert Morrissey, Louis Gagnon, puis John Carter (1868-1877), et W.Varilly.

La paroisse du Sacré-Coeur de Bathurst-Ouest fut créée en 1881. Le premier curé, l'abbé Hilarion Doucet, un fils d'Acadie, fit le service religieux dans une salle *Temperance Hall,* située à l'emplacement de l'église actuelle. Cette salle fut incendiée en 1885, et l'abbé Doucet fut nommé curé à Jacquet River. Il fut remplacé à Bathurst par l'abbé T.F.Barry (1885-1919), qui construisit l'église, le presbytère et l'école. Nommé évêque en 1899, il garda la cure de Bathurst, qu'il desservit par des administrateurs. Que de fois on a pensé et même dit que, voulant conserver sa paroisse, il eut été sage d'y faire établir son siège épiscopal, au lieu de trans-

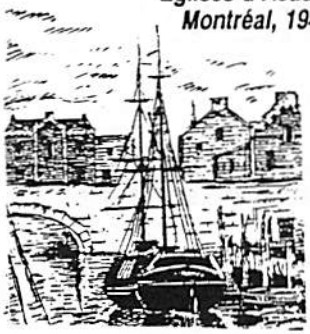
porter sa personne à Chatham, où il n'y avait alors ni cathédrale, ni archevêché. Mais le temps n'était pas venu. Les administrateurs de la paroisse du Sacré-Coeur furent les abbés Éloi Martin (1900-1907), Henri O'Leary (1907-1913), John Wheten (1913-1919). Celui-ci devint curé en 1919 et le fut jusqu'à sa mort, en 1933. Il avait auparavant été curé de Balmoral.

En 1920 fut créée la paroisse Sainte-Marie à Bathurst-Est.

Parmi les grands événements de l'église de Bathurst, il faut certainement compter la consécration de Monseigneur O'Leary, le 22 mai 1913, dans la future cathédrale du Sacré-Coeur, comme évêque de Charlottetown et futur archevêque d'Edmonton. Plusieurs Sauvages de son diocèse y assistaient, et ne semblaient pas plus dépaysés que les anciens de Nipissiguit auprès de Monseigneur Plessis. On pourrait dire que, ce jour-là, l'Église de Bathurst fit un premier et combien solennel exercice de son rôle futur de siège épiscopal. Un autre grand événement fut le transport à Bathurst, en 1915, du collège des Pères Eudistes, fondé d'abord à Caraquet par Monseigneur J.T.Allard. Et précisément, à la cérémonie précédente, c'est la chorale du collège Sacré-Coeur qui était venue fournir la partie musicale. On entendit avec admiration ce beau chant grégorien, si peu répandu alors. Depuis lors, le collège des Eudistes n'a fait que se développer, pour l'avantage de l'Église en général et l'éducation des jeunes Acadiens.

Le troisième et le plus grand de ces événements, c'est l'établissement à Bathurst du siège épiscopal de l'ancien diocèse de Chatham, le 15 mai 1938. C'est la transformation canonique de l'église du Sacré-Coeur en cathédrale, mystérieuse et puissante opération qui n'exige rien de moins que l'exercice de la plénitude du pouvoir divin confié à l'Église par le Christ. C'est le couronnement inattendu et incomparable réservé à cette première minuscule Église du Nouveau-Brunswick, ouverte à Bathurst il y aura bientôt quatre siècles, développée si lentement et laborieusement, à travers tanrt de viscissitudes, et aujourd'hui si magnifiquement achevée.

Pacifique de Valigny, O.F.M.
Chronique des plus anciennes Églises d'Acadie, Montréal, 1944.



LE COLONEL EDWARD CORNWALLIS ET LE PEUPLEMENT DE L'ACADIE PAR DES SUJETS BRITANNIQUES

Le baron Edward Corwallis, né en 1713, colonel, député, gentilhomme de la Chambre du roi, major-général et gouverneur de Gibraltar, gouverneur en chef, capitaine-général et vice-amiral de la Nouvelle-Écosse, avait tout le panache nécessaire et l'influence pour imposer à la Couronne d'Angleterre ses vues sur le remplacement des Français neutres d'Acadie par «de bons sujets protestants». Il fut l'un des grands artisans de la Nouvelle-Écosse anglaise.

Sixième des enfants de Charles, quatrième baron de Cornwallis, Edward Cornwallis est né à Londres, le 22 février 1713. Son frère jumeau, Frédéric, devint archevêque anglican de Cantorbéry, en 1768. Gentilhomme de la Chambre du roi, colonel en 1749, député du comté d'Eyre aux Communes, il fut nommé en mars 1749, par le ministre du Commerce, Lord Halifax, «père des Colonies», gouverneur en chef, capitaine général et vice-amiral de la Nouvelle-Écosse. Les Acadiens allaient bientôt apprendre à connaître et, surtout, à se méfier de ce noble Anglais au nationalisme intransigeant, ennemi juré des «papistes».

Parti le 14 mai d'Angleterre avec 14 navires transportant 2,576 émigrants britanniques destinés à peupler l'Acadie, dont un tiers d'Irlandais, un quart d'Allemands, et environ mille femmes et enfants, Cornwallis aborda à Chibouctou, le 2 juillet 1749. Le gouverneur Cornwallis, qui prêta le serment d'office le 14 juillet 1749, donna aussitôt l'ordre d'installer des magasins militaires dans les régions de Grand'Pré, de Beaubassin, de la Baie Verte et de Whiteland (près de Canseau), ainsi qu'à La Hève. Ses instructions étaient très étendues. Elles révèlent la politique d'occupation militaire préconisée par l'intendant Mascarène,(un huguenot flamand, d'origine française, au service du gouvernement anglais), et les principes de dénationalisation et d'apostasie chers au gouverneur anglo-américain Shirley, du Massachusetts. Ce dernier préconisait

un serment d'allégeance sans réserve, de la part des Acadiens, assorti de l'obligation d'être protestant pour obtenir un titre de propriété.

De passage en Angleterre, au début de 1749, Shirley avait lui-même proposé aux autorités britanniques un vaste plan de colonisation anglo-saxonne, en Nouvelle-Écosse, recommandant l'établissement de 6,000 familles en l'espace de dix ans, dont 2,000 des îles britanniques, 2,000 de la Nouvelle-Angleterre, et 2,000 soldats licenciés.

La même influence se retrouve dans la **proclamation** que Cornwallis adresse, le 2 juillet 1749, aux «Français habitués dans cette Province». Elle condamne les Acadiens à végéter sur leurs propriétés devenues trop étroites, à ne commercer qu'avec les Anglais, à prêter dans un délai de trois mois un nouveau serment, sans aucune réserve, et ceci malgré les objections du conseiller Paul Mascarène, plutôt conciliant avec les Acadiens, sans doute à cause de ses origines françaises. Mais Cornwallis ne veut rien entendre. Il impose ses conditions.

A la suite de cette proclamation, trois délégués acadiens vinrent offrir au gouverneur Cornwallis leurs hommages de fidélité. Ils furent reçus au Conseil réuni à bord du navire **Le Beaufort**, et reçurent l'ordre immédiat de communiquer à leurs compatriotes la nouvelle formule de prestation du serment à Sa Majesté britannique. Le 29 juillet, ils revinrent avec dix autres délégués. On leur refusa l'exemption de porter les armes, sous peine de perdre la possession de leurs immeubles. Cornwallis convoqua aussitôt les abbés Desenclaves, Chauvreulx et Girard, qu'il chargea de ramener leurs ouailles àl'acceptation définitive du serment d'allégeance absolu à la Couronne anglaise. Mis au courant des exigences de Cornwallis, tous les Acadiens optèrent pour leur exode en terre française, ce qui étonna et irrita fort Cornwallis, qui écrivit immédiatement à Londres.

Sur les entrefaites survint un prêtre canadien, l'abbé Brassard, envoyé en mission par l'évêque de Québec. Il reçut immédiatement du Conseil l'ordre de quitter la Province. Pour mieux intimider les habitants, Cornwallis envoie le capitaine Goreham et ses **Rangers** (métis indiens) occuper Pisiguit. Le 11 octobre 1749, il fait aussi expédier d'Annapolis une centaine d'hommes aux Mines. Enfin, pour les mieux contenir, il les emploie à faire une route militaire de 18 pieds de large entre les Mines et Halifax. Les nouveaux députés élus le 11 octobre, selon la coutume, ne furent reconnus

que le 22 du mois «parce qu'ils pouvaient, dans l'état actuel, être utiles». L'hiver approchant, Cornwallis se tint calme, sans avoir jusque là rien obtenu de ses projets draconiens. «Tout irait bien, prétend-il, sans la bande scélérate des prêtres français». Le 27 novembre 1749, en effet, les Sauvages de l'abbé Louis Le Loutre avaient surpris les troupes anglaises. Ils firent prisonniers 18 hommes et un officier. Ce n'était pas la première fois que le bouillant et indiscipliné abbé Le Loutre encourageait ses Sauvages à semer la terreur chez les Anglais, ce qui entraînait chaque fois des représailles dont avaient beaucoup à souffrir les Acadiens. Cette fois encore, en guise de représailles, l'abbé Girard, curé de Cobequid, et quatre paroissiens, sont amenés en captivité à Halifax. La tête de l'abbé Le Loutre est mise à prix, pour 50 livres sterling. Le 13 janvier 1750, après de nouveaux raids contre la garnison anglaise, la somme est portée à 100 livres sterling. Sentant le danger, l'abbé Le Loutre se réfugie avec ses Indiens dans l'Acadie restée française.

Au printemps de 1750, Cornwallis écrit «qu'il suivra les instructions concernant le serment, mais qu'il est d'avis que l'on n'exerce de pression sur les habitants que lorsqu'on saura ce qui peut se faire à Chignectou, et quels colons arriveront d'Angleterre, et avec quels renforts; qu'il espère ériger un bon fort à Pisiguit, et qu'alors il exigera une réponse péremptoire». En réalité, Cornwallis craint un soulèvement des Acadiens. Ces derniers sont déjà environ 10,000 en Acadie. Ils pourraient facilement, s'ils le voulaient, avec l'appui des miliciens de l'Acadie française et des Micmacs qui sont leurs amis, dominer rapidement les Anglais et prendre le contrôle de tout le pays. Mais les Acadiens refusent cette solution. Ils demeurent fidèles au serment d'allégeance qu'ils ont prêté. Ils rejettent toutes les propositions de soulèvement qui leur sont faites périodiquement par les forces françaises de Louisbourg.

Le 1er mars 1750, Cornwallis envoie le capitaine John Goreham s'établir à Pisiguit avec ses Rangers pour bâtir le fort avec la corvée des habitants. Ces derniers refusent de construire un «ouvrage militaire» qui pourrait servir contre leurs propres compatriotes. Le 19 avril, les délégués acadiens notifient à Cornwallis leur départ «avec tous leurs effets». Cornwallis s'y oppose. Il craint que les Acadiens aillent renforcer dangereusement Louisbourg, ce qui constituerait une menace sérieuse contre les Anglais. Le 25 mai, nouvelle tentative et nouveau refus. La présence des Acadiens assure en outre un avantage matériel indéniable pour la Nouvelle-

Écosse. Grâce à eux, le pays roule dans l'abondance. Leurs cultures sont variées et prospères. Tel est l'avis du Révérend W.O.-Raymond, dans un article publié par la Société Royale du Canada, en 1910: «En quittant massivement la Nouvelle-Écosse, les Acadiens auraient affamé cette dernière et réduit son économie à néant».

Le 4 septembre 1751 Cornwallis doit rassurer le Bureau du Commerce en avouant un progrès dans l'attitude des Acadiens, surtout aux Mines et à Pisiguit. Il explique qu'il ne serait pas avantageux d'y envoyer tout de suite des colons protestants, mais opportun de leur signer «un congé général», sous-entendant par là que la solution consisterait à les déporter. Il s'était plaint auparavant à l'évêque de Québec des agissements du clergé français. Il demanda aussi des explications à Monsieur de la Jonquière, qui lui fit de fermes réponses. Il résolut alors de bâtir le fort Lawrence, pendant que le chevalier de la Corne érige celui de Beauséjour. De part et d'autre, c'est-à-dire des Anglais et des Français libres, ceux de Louisbourg, on prépare la guerre. Craignant une telle situation, les Acadiens décident de partir.

L'exode des Acadiens prit un grand essor sur les instances et les pressions de l'abbé Le Loutre qui présageait, lui aussi, un conflit prochain. Plus de 1,500 réfugiés acadiens furent entretenus par les fonds du Trésor royal de Louisbourg.

Edward Howe, commissaire des troupes anglaises et conseiller du gouverneur, fut chargé par celui-ci de négocier au fort Lawrence le retour des fugitifs, et de conclure un traité avec les Sauvages, amis des Français, pour la libération de leurs prisonniers anglais. En octobre 1751, Howe fut blessé à mort par les balles d'un Micmac. Mais le traité fut tout de même signé à Halifax, en 1752. Cornwallis fut rappelé en Angleterre en octobre.

En janvier 1753, élu député de Westminster aux Communes, il fut réélu l'année suivante. Nommé major-général, il fut promu gouverneur de Gibraltar, poste qu'il occupa de 1762 à 1765, puis en 1771, jusqu'à sa mort, le 23 janvier 1776. Il avait épousé Mary, fille du vicomte Townshend, qui décéda sans postérité, en 1755.

HISTOIRE ET GÉNÉALOGIE DES FAMILLES MELANSON
(Melançon - Mellanson - Melanson)

Les familles Melanson ou Melançon, d'Acadie, ont pour ancêtres deux frères d'origine écossaise, Pierre Melanson, né en 1633, et Charles Melanson, né en 1643. Ils apparaissent dans les recensements à partir de 1671. Tous les deux étaient protestants, mais ils ont abjuré leur foi peu de temps après leur arrivée en Nouvelle-France.

On croit que Pierre et Charles Melanson, qui signaient alors sous le nom de «Mellanson», sont arrivés en Acadie lors de l'expédition du major Sedgwick, en 1654, ou encore sur l'un des vaisseaux de Sir Thomas Temple, en 1657. Ils faisaient partie des colons de foi protestante destinés au peuplement de la Nouvelle-Écosse, jusqu'alors fortement dominée par les Français. Mais peu de temps après leur arrivée en Acadie, les deux frères Melanson devinrent catholiques et épousèrent rapidement la cause des Acadiens de souche française. Un mémoire de Lamothe-Cadillac, en 1692, fait mention de «deux Écossais» demeurant en Acadie, «dont la mère vivait à Boston». Ceci laisse supposer que les deux frères Melanson, après avoir quitté leur Écosse natale, auraient d'abord séjourné un certain temps au Massuchusetts, sur le territoire anglo-américain, avant de venir s'établir en Acadie.

Pierre Melanson s'est d'abord installé à Port-Royal où il a épousé Marie Mius d'Entremont, fille du seigneur Philippe Mius d'Entremont. Toutefois, en 1680, il vendit ses propriétés de Port-Royal pour aller fonder un nouvel établissement du côté de la Rivière-aux-Canards, à Grand'Pré, avec sa famille. Lors du recensement de 1686, il avait déjà neuf enfants; quatre fils et cinq filles. Un engagé du nom de Noël Labauve demeurait chez lui. Pierre Melanson possédait, en 1686, 31 bêtes à corne et un arsenal de douze fusils.

En 1694, à l'âge de 61 ans, Pierre Melanson fut nommé major des troupes de la milice. Pendant plusieurs années, il occupa les

fonctions de représentant du seigneur Alexandre LeBorgne de Belle-Isle, auprès des habitants de la région du bassin des Mines. «Travailleur économe, nous dit Bona Arsenault, mais d'un caractère ombrageux, il avait refusé de répondre aux questions du Père Laurent Molin, chargé d'effectuer le recensement de 1671». En peu de temps, Pierre Melanson acquit une grande prospérité et parvint à se créer un domaine considérable. Il semble qu'au début du nouvel établissement, les Colons se soient désintéressés des projets de Pierre Melanson, probablement à cause de son mauvais caractère et de son instinct de domination. C'est peut-être ce qui explique qu'en 1682, Pierre Terriot, de Port-Royal, alors âgé de 26 ans, fils de Jean Terriot et de Perrine Bourg, fonda sur la rivière Saint-Antoine, dans la région du bassin des Mines, un établissement agricole complètement indépendant de celui de Pierre Melanson. Ce Pierre Terriot était marié à Cécile Landry, fille de René Landry et de Marie Bernard, mais il ne laissa pas de descendants. Enfants de Pierre Melanson et de Marie Mius d'Entremont: Philippe (1666), Pierre (1670), Anne et Marie, jumelles (1675), Marguerite (1677), Isabelle (1679), Jean (1681), Madeleine (1683), Paul (1686).

Charles Melanson, frère aîné de Pierre, a épousé, vers 1663, Marie Dugas, fille d'Abraham Dugas, qui lui a donné douze enfants; Marie (1664), Marguerite (1666), Anne (1668), Cécile (1670), Françoise (1672), Isabelle (1673), Charles (1675), Madeleine (1677), Marie (1679), Françoise (1684), Pierre et Ambroise, jumeaux (1685), Jean (1690) et Claude (1692). L'épouse de Charles Melanson, Marie Dugas, a été inhumée à Port-Royal, le 8 juillet 1737.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

CHARLES MELANSON, né en 1675, fils de Charles Melanson et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal, vers 1701, à Anne Bourg. Enfants: Charles (1702), Anne (1703), Marie (1708), Jean (1712), Anne (1715), Joseph (1718), Pierre (vers 1720), Claude (1731).

PIERRE MELANSON, né en 1685, fils de Charles Melanson et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal, le 7 novembre 1712, à Anne Granger, fille de Laurent Granger et de Marie Landry. Enfants: Marie-Josèphe (1714), Pierre (1715), Anne (1718), Charles (1721). Pierre Melanson a été inhumé à Port-Royal le 6 août 1725, à l'âge de 40 ans. Sa veuve, Anne Granger, a été inhumée au même endroit, le 14 octobre 1749, après lui avoir survécu durant 24 ans.

AMBROISE MELANSON, né en 1685, fils de Charles Melanson et

de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 10 novembre 1705 à Françoise Bourg, fille de Bernard Bourg et de Françoise Brun, et en secondes noces, à Port-Royal, le 23 janvier 1719, à Marguerite meaux, fille de Jean Commeaux et de Françoise Hébert. Enfants du 1er mariage: Charles (1706), Joseph (1708), Jean (1710), Madeleine, Ambroise et Marie, triplets (1714), Marguerite et Élizabeth, jumelles (1715). Enfants du 2ème mariage: Anne (1720), Cécile (1723), Joseph-Marie (1725), Pierre (1727), Jean (1730), Brigitte (1732), Modeste (1734), Marguerite (1736), Désiré (1739), Amand (1741), Félicité (1745). Ambroise Melanson est décédé à Québec, à l'âge de 71 ans, en 1756, où il s'était réfugié peu avant la déportation des Acadiens.

JEAN MELANSON, né en 1690, fils de Charles Melanson et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal, le 22 janvier 1714, à Madeleine Petitot, fille de Denis Petitot et de Marie Robicheaux. Enfants: Marie (1715), Anne (1716), Madeleine (1718), Marguerite (1722), Charles (1725), Jean-Baptiste (1728), Pierre (1730), Denis (1733), Isabelle (1735).

CLAUDE MELANSON, né vers 1692, fille de Charles Melanson et de Marie Dugas. Marié à Port-Royal le 22 janvier 1713 à Marguerite Babineau, fille de Jean Babineau et de Marguerite Boudreau. Enfants: Marie-Josèphe (1716), Charles (1718), Marie-Marguerite (1721), Jean-Baptiste (1727), Anne (1731), Madeleine (1735). Claude Melanson a été inhumé à Port-Royal le 31 juin 1737, à l'âge de 45 ans.

PHILIPPE MELANSON, né en 1666, fils de Pierre Melanson et de Marie Mius d'Entremont, marié vers 1695 à Marie Dugas, fille de Claude Dugas et de Françoise Bourgeois. Enfants: Joseph (vers 1696), Marie (1699), Madeleine (vers 1700), Angélique (vers 1701), Anne-Marie (1710), Philippe (1712), Anne (vers 1714), Pierre (1715), Marguerite-Josèphe (1718). Marie Dugas est décédée à Grand'Pré le 20 septembre 1733. Philippe Melanson est décédé au même endroit le 24 juin 1744, à l'âge de 78 ans.

PIERRE MELANSON, né en 1670, fils de Pierre Melanson et de Marie Mius d'Entremont, marié vers 1700 à Marie Blanchard. Enfants: Jeanne (vers 1703), Françoise (1709), Pierre (1712), Joseph (1714). En 1752, Pierre Melanson était réfugié à l'Anse à Pinet, île Saint-Jean, chez Jacques Naquin, veuf de Jeanne Melanson, sa fille.

JEAN MELANSON, né en 1681, fils de Pierre Melanson et de Marie Mius d'Entremont, marié vers 1705 à Marguerite Dugas. En-

fants: Jean-Baptiste (vers 1706), Paul (1708), Pierre (1710), Marie-Josèphe (1713), Alexandre (vers 1716), Jacques (vers 1718), Madeleine (1720), Étienne (1724).

PAUL MELANSON, fils de Pierre Melanson et de Marie Mius d'Entremont, marié à Grand'Pré le 8 novembre 1712 à Marie Terriot, fille de Germain Terriot et d'Anne Richard. Enfants: Anne (1717), Bénoni (1720), Marie-Madeleine (1722), Paul-Honoré (1724), Simon-Joseph (1728), Marie-Rose (1731), Anastasie (1739). Cette famille fut déportée au Massachusetts en 1755.

TROISIÈME GÉNÉRATION

CHARLES MELANSON, né en 1702, fils de Charles Melanson et d'Anne Bourg. Marié à Port-Royal le 18 février 1727 à Anne Granger, fille de Claude Granger et de Jeanne Guilbault. Enfants: Jean-Baptiste (1728), Anne-Marie (1730), Charles (1731), Joseph (1733), Marie-Josèphe (1736), Charles (1738), Marguerite-Théotiste (1740), Pierre (1742), Amable (1744), Claude (1748), Isabelle (1751). Déportée en Nouvelle-Angleterre, en 1755, cette famille s'est établie à Saint-Jacques-de-l'Achigan vers 1767.

JEAN MELANSON, né en 1712, fils de Charles Melanson et d'Anne Bourg. Marié à Port-Royal le 15 janvier 1742 à Marie Lanoue, fille de Pierre Lanoue et de Marie Granger. Enfants: Marie (1742), Anne (1745), Félicité (1746), Marguerite (1747), Pierre (1750), Jean-Baptiste (1753). Jean Melanson a été inhumé à Québec le 15 mai 1758, à l'âge de 46 ans. Sa veuve et ses enfants se sont établis à Lotbinière vers 1765.

PIERRE MELANSON, né vers 1720,fils de Charles Melanson et d'Anne Bourg. Marié à Port-Royal le 31 janvier 1746 à Marie-Josèphe Granger, fille de Laurent Granger et d'Anne Bourg. Enfants: Marie-Josèphe (1747), Jean (1749), Osite (1751), Pierre (1752), David (1755). Cette famille était à Windsor, Nouvelle-Écosse, en 1768, et plusieurs de ses membres ont fait souche en Nouvelle-Écosse.

PIERRE MELANSON, né en 1715, fils de Pierre Melanson et d'Anne Granger, marié à Port-Royal le 12 janvier 1751 à Isabelle Richard, fille de Jean-Baptiste Richard et de Marguerite Robichaud, et en deuxièmes noces, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, le 19 janvier 1778, à Marguerite Laure. Enfants: Anne (1752), Joseph (1754), Marie-Louise (vers 1756), Pierre (vers 1760). Déportée en Nouvelle-Angleterre, en 1755, cette famille était à Yamachiche, en 1767, et à Saint-Jacques-de-l'Achigan, vers 1776.

JEAN MELANSON, né en 1710, fils d'Ambroise Melanson et de Françoise Bourg, marié à Grand'-Pré, le 22 octobre 1732 à Cécile Aucoin, fille de Martin Aucoin et de Catherine Terriot. Enfants: Marie (1734), Madeleine (1736), François (1740). Cette famille demeurait à Saint-Charles-des-Mines (Grand'Pré) en 1740 et fut déportée en Virginie, puis en Angleterre en 1755. Cécile Aucoin est décédée à Bristol, Angleterre, vers 1760. En 1767, Jean Melanson était au village Cosquet, Belle-Isle-en-Mer, France, avec ses enfants.

AMBROISE MELANSON, né en 1714, fils d'Ambroise Melanson et de Françoise Bourg, marié à Beaubassin le 6 novembre 1733 à Anne Hébert, fille de Joseph Hébert et d'Anne-Marie Boudrot. Enfants: Jean-Baptiste (1740), Paul (1745).

PIERRE MELANSON, né en 1727, fils d'Ambroise Melanson et de sa deuxième femme, Marguerite Commeaux, marié vers 1760 à Anne Melanson, sa cousine au second degré. Enfants: Cyriaque-Pierre (1761), Marie-Christine (1764), Suzanne-Marguerite (1767), Joseph (1770), Anastasie (1774). Cette famille était à Pisiguit (Windsor), Nouvelle-Écosse, en 1768, et s'est établie à la Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse.

JEAN MELANSON, né en 1730, fils d'Ambroise Melanson et de sa deuxième femme, Marguerite Commeaux, marié vers 1764 à Anne Trahan. Enfants: Claire-Marguerite (1765), Hyppolite-Paul (1767). Cette famille s'est établie à la Baie Sainte-Marie, en Nouvelle-Écosse.

AMAND MELANSON, né en 1741, fils d'Ambroise Melanson et de Marguerite Commeaux, marié vers 1768 (mariage réhabilité à Windsor, Nouvelle-Écosse, le 29 août 1768) à Anne Leblanc, fille d'Étienne Leblanc et d'Isabelle Boudrot. Enfants: Étienne-Nazaire (1767), Anne (1769), Charles (1771), Frédéric (1772).

CHARLES MELANSON, né en 1725, fils de Jean Melanson et de Madeleine Petitot, marié à Port-Royal le 17 janvier 1746 à Anne Breau, fille de Jean Breau et d'Anne Chiasson. Enfants: Anne (1747), Jean (1748), Charles, Charlotte et Isabelle, triplets (1751), Marie-Théotiste (1764), Marie (1765), Pierre (vers 1766). Cette famille s'est établie dans la région de Memramcook, au Nouveau-Brunswick, vers 1765.

JEAN-BAPTISTE MELANSON, né en 1728, fils de Jean Melanson et de Madeleine Petitot dit Sincennes, marié à Port-Royal le 9 octobre 1753 à Anne Landry, fille de Pierre Landry et de Marguerite Mius d'Entremont. Cette famille

était à Cherbourg, France, en 1767.

CHARLES MELANSON, né en 1718, fils de Claude Melanson et de Marguerite Babineau, marié à Grand'Pré le 4 mai 1753 à Anne Bourg, fille de Claude Bourg et de Judith Guérin. Charles Melanson a été inhumé à Saint-Charles-de-Bellechasse, le 1er janvier 1758, à l'âge de 40 ans. Sa femme épousa, en secondes noces, Charles Gautrot (Gaudreau) à Saint-Charles-de-Bellechasse.

JEAN-BAPTISTE MELANSON, né en 1727, fils de Claude Melanson et de Marguerite Babineau, marié vers 1752 à Marie-Anne Robichaud. Enfants: Marie-Vénérance (1754), qui devint religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec, sous le nom de Soeur Sainte-Claire, Jean-Baptiste (1760), Marguerite (1761). Cette famille était à Québec vers 1760. Jean-Baptiste Melanson est décédé à Québec le 14 novembre 1785, à l'âge de 58 ans.

JOSEPH MELANSON, né vers 1696, fils de Philippe Melanson et de Marie Dugas, marié vers 1720 à Marguerite Leblanc. Enfants: Joseph (1721), Marguerite (1722), Ursule (1724), Marie-Josèphe (1726), Amand (1728), Jean (1730). Des membres de cette famille furent déportés au Maryland en 1755.

PHILIPPE MELANSON, né en 1712, fils de Philippe Melanson et de Marie Dugas. Marié vers 1740 à Marie-Josèphe Trahan, fille de Pierre Trahan et de Madeleine Comeau. Cette famille fut déportée à Philadelphie en 1755.

PIERRE MELANSON, né en 1715, fils de Philippe Melanson et de Marie Dugas. Marié à Grand'Pré le 16 février 1745 à Marie-Madeleine Leblanc, fille de Pierre Leblanc et de Marie Landry. Enfants nés en Acadie: Marguerite (1748), Joseph (1750), Jean-Baptiste (1752). Enfants nés à Southampton, Angleterre: Anne-Marie (1757), Marie-Madeleine (1759), Marie-Marthe (1761). En 1755 cette famille fut déportée à Southampton, Angleterre. En 1767, elle était à Belle-Isle-en-Mer, France.

PIERRE MELANSON, né en 1712, fils de Pierre Melanson et de Marie Blanchard, marié vers 1734 à Élizabeth Terriot. Enfants: Pierre (1735), Joseph (1736), Marie-Josèphe (1739). Pierre Melanson est décédé à Grand'Pré le 9 novembre 1739, à l'âge de 27 ans seulement. Son fils Pierre, marié à Marguerite Bourg, s'est établi à Kamouraska, vers 1762, alors que son fils Joseph, marié à Anne Hébert, était à Saint-Pierre-et-Miquelon en 1766 et jusqu'en 1772.

JOSEPH MELANSON, né en

1714, fils de Pierre Melanson et de Marie Blanchard, marié à Grand'Pré le 20 janvier 1738 à Madeleine Hébert, fille de Jacques Hébert et de Marguerite Landry, et en deuxièmes noces, à Grand'Pré, le 19 août 1748, à Marguerite Hébert, fille de Germain Hébert et d'Anne Quessy. Enfants du 1er mariage: Marie-Madeleine (1739), Isabelle (1741), Joseph (1742), Paul-Olivier (1745), Marie-Josèphe (1746).

JEAN-BAPTISTE MELANSON, né vers 1706, fils de Jean Melanson et de Marguerite Dugas, marié à Grand'Pré le 28 février 1729 à Madeleine Leblanc, fille de Jacques Leblanc et de Catherine Landry. Enfants: Paul (1730), Osite (1732), Joseph (1734), Charles-Honoré (1738), Marguerite-Blanche (1741), Charles (1743), Marie-Rose (1745), Madeleine (1747). Cette famille, déportée au Maryland en 1755, était à Donaldsonville, en Louisiane, vers 1768.

PIERRE MELANSON, né en 1710, fils de Jean Melanson et de Marguerite Dugas, marié à Grand'Pré le 8 juin 1734 à Rosalie Blanchard, fille de René Blanchard et d'Anne Landry. Enfants: Jean-Pierre (1735), Marie-Blanche (1737), Amand (1739), Madeleine (1741), Françoise (1743), Simon (1745), Marguerite (1747), Joseph (1756). Cette famille était à Ristigouche, en 1761, et à Donaldsonville, en Louisiane, vers 1770.

ALEXANDRE MELANSON, né vers 1716, fils de Jean Melanson et de Marguerite Dugas, marié vers 1740 à Marie-Josèphe Gauterot (Gaudreau). Enfants: Jean-Septime (1741), Joseph (1744), Marguerite-Josèphe (1745).

JACQUES MELANSON, né vers 1718, fils de Jean Melanson et de Marguerite Dugas, marié vers 1742 à Marguerite Brossard. Cette famille, déportée au Maryland en 1755, était en Louisiane vers 1768.

ÉTIENNE MELANSON, né en 1724, fils de Jean Melanson et de Marguerite Dugas, marié à Grand'Pré le 9 janvier 1747 à Françoise Granger, fille de Joseph Granger et d'Anne Richard. Enfants: Joseph (1747), Marie-Blanche (1750), Élizabeth (1752), Anne-Joseph (1755), Geneviève (1758).Étienne Melanson était réfugié à Grande Anse, île Saint-Jean, en 1752.

BÉNONI MELANSON, né en 1720, fils de Paul Melanson et de Marie Terriot, marié vers 1742 à Marie Benoît, fille de Claude Benoît et de Jeanne Hébert. Enfants: Marie (vers 1742), Étienne (vers 1743), Joseph (vers 1747), Marguerite (vers 1748). Cette famille, déportée au Massachusetts en

1755 s'est établie à Yamachiche, au Québec, vers 1767.

JEAN-ANTOINE MELANSON, né vers 1733, vraisemblablement fils de Paul Melanson et de Marie Terriot, marié vers 1761 au Massachusetts à Françoise Benoît. Enfants: Jean-Baptiste (vers 1762), Marguerite (1767), Pierre (vers 1769), Marie-Josèphe (1770), Antoine (1773), Benjamin (1774). Des membres de cette famille se sont établis à Yamachiche, au Québec.

AMAND MELANSON, marié vers 1771 à la paroisse Saint-Gabriel d'Iberville, Louisiane, à Anne Babin. Enfant: Louis-Grégoire (1773).

QUATRIÈME GÉNÉRATION

JEAN-BAPTISTE MELANSON, né en 1728, fils de Charles Melanson et d'Anne Granger, marié à Port-Royal le 20 janvier 1755 à Marguerite Poirier, fille de Jean-Baptiste Poirier et de Marie Latour, arrière petite fille de Charles de LaTour, lieutenant-gouverneur de l'Acadie.

CHARLES MELANSON, né en 1738, fils de Charles Melanson et d'Anne Granger, marié vers 1765 (mariage réhabilité à Windsor, Nouvelle-Écosse, en 1768) à Anne Léger, fille de Joseph Léger et de Claire Leblanc. Enfants: Anne (1766), Casimir (1768), Joseph (1771), Jean-Baptiste (1774). Cette famille s'est établie à la Baie Sainte-Marie, en Nouvelle-Écosse.

ALEXANDRE MELANSON, né vers 1723, vraisemblablement fils de Joseph Melanson et de Marguerite Leblanc, marié vers 1745 à Osite Hébert. Enfants: Jean (1746), Madeleine (1748), Jacques (1750), Joseph (1754), Étienne (1756), Paul (1762). Cette famille, déportée au Maryland, en 1755, s'est établie en Louisiane.

HONORÉ MELANSON, né vers 1725, vraisemblablement fils de Joseph Melanson et de Marguerite Leblanc, marié vers 1750 à Marie-Josèphe Breau. Enfants: Joseph dit le Vieux (1752), Marie (1753), Baptiste (1756), Anastasie (1769), Dominique (1762). Cette famille, déportée au Maryland en 1755, s'est établie en Louisiane.

AMAND MELANSON, né en 1728, fils de Joseph Melanson et de Marguerite Leblanc, marié vers 1755 à Anne Babin. Enfants: Joseph (1758), Anne (1760), Marguerite (vers 1762), Simon (vers 1765), Félicité (vers 1766), Louis-Grégoire (1773), Constance (vers 1775). Cette famille, déportée au Maryland en 1755, s'est établie à Saint-Gabriel, en Louisiane.

PAUL MELANSON, né en 1730, fils de Jean-Baptiste Melanson et de Madeleine Leblanc, marié vers 1755 à Marie Terriot. Enfants:

Philippe (vers 1755), Marie-Madeleine (1756), Jean-Baptiste (1759), Anne (vers 1760), Paul (vers 1761), Marie (vers 1762). Cette famille, déportée au Maryland en 1755, s'est établie en Louisiane.

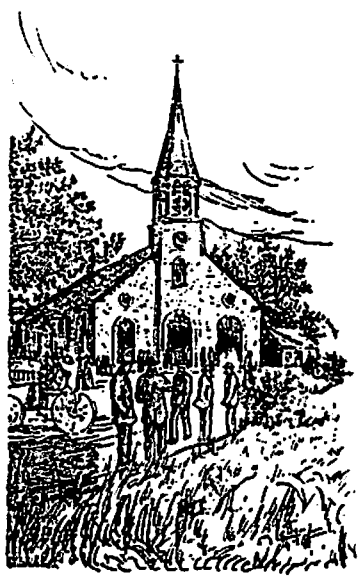
JEAN-PIERRE MELANSON, né en 1735, fils de Pierre Melanson et de Rosalie Blanchard, marié à Ristigouche le 7 janvier 1761 à Anne-Henriette Haché dit Gallant, fille de Charles Gallant et de Geneviève Lavergne. Enfants: Louis (1764), Marie-Gertrude (1766), Sébastien (1769), Françoise (1771), Maxime (vers 1780). Cette famille s'est établie à Bathurst, au Nouveau-Brunswick.

ÉTIENNE MELANSON, né en 1743, fils de Bénoni Melanson et de Marie Benoît, marié à Yamachiche le 23 novembre 1778 à Marie-Anne Leblanc, et en deuxièmes noces, à Yamachiche, le 12 novembre 1804 à Marie-Amable Hébert. Il eut 9 enfants, dont 8 garçons, qui ont fait souche à Yamachiche.

JOSEPH MELANSON, né vers 1747, fils de Bénoni Melanson et de Marie Benoît, marié à Yamachiche le 17 octobre 1774 à Marie-Josèphe Rivard-Loranger, fille de Joseph Loranger et de Geneviève Côté. Il eut cinq enfants, dont un garçon, Simon.

JEAN-PIERRE MELANSON, fils de Pierre Melanson et de Rose-Anne Haché dit Gallant, de la paroisse Saint-Charles-des-Mines de Grand'Pré, marié à Sainte-Anne-de-Ristigouche le 7 janvier 1761 à Anne Haché, fille de Charles Haché et de Geneviève Lavergne, de la paroisse Saint-Louis, île Saint-Jean.

LOUIS-GRÉGOIRE MELANSON, fils d'Amand Melanson et d'Anne Babin, marié à la paroisse Saint-Gabriel d'Iberville, Louisiane, le 21 avril 1792 à Christine Landry, fille d'Augustin Landry et de Marie Forest.



La Société l'Assomption

Un organisme voué à la sauvegarde de la foi, de la langue et des traditions acadiennes

La Société nationale l'Assomption est sur le point de franchir le premier centenaire de son existence. Fondée par les Acadiens en exil, le 16 août 1902, la Société l'Assomption a pour but la bienfaisance, les secours mutuels et la sauvegarde de la foi, de la langue et des traditions du peuple acadien. Elle est aussi devenue une puissante et prospère entreprise d'assurance et de finance.

L'idée d'une société nationale acadienne de secours et de bienfaisance a germé lors du congrès acadien de Waltham, au Massachusetts, le 16 août 1902. Des Acadiens des provinces maritimes, du Québec, de la Nouvelle-Angleterre et de la Louisiane s'étaient rassemblés dans le but de créer un organisme d'entraide et de solidarité pour le peuple acadien. Tous les orateurs qui se succédèrent à la tribune insistèrent sur la nécessité, pour les compatriotes acadiens vivant aux États-Unis en particulier, de conserver intacte leur foi catholique romaine, leur langue française et les valeurs léguées par les ancêtres. Une voix pressante les enjoignait de former, dans les principaux centres, des associations d'entraide et de secours mutuel. Le résultat de ces discussions amena, le 30 mai 1903, la convocation d'une assemblée acadienne à Fitchburg, dans le Massachusetts, en vue de concrétiser le projet et d'adopter les statuts généraux et les règlements. A l'unanimité, on y décida la fondation d'une société de bienfaisance et de secours mutels, et l'on procéda à l'élection d'un comité de sept membres pour en élaborer les règlements. Dès le 8 septembre suivant, la réunion de Waltham en adoptait le code bien explicite, les buts et les règles de fonctionnement.

L'article N°2 de la Constitution détermine fort bien les points principaux de la Société l'Assomption; 1° rallier sous le même étendard tous les Acadiens, d'où qu'ils soient, au-délà des frontières; 2° secourir les compatriotes malades ou infirmes, leur porter assistance et les aider par tous les moyens possibles; 3° assurer une aide pécuniaire aux héritiers légaux des membres décédés; 4° conserver et faire prospérer la langue fran-

çaise, les moeurs, les coutumes, la religion des ancêtres; 5° fonder une caisse pour favoriser l'éducation des jeunes Acadiens et créer des écoles typiquement acadiennes partout où le besoin s'en fait sentir.

En 1913, la Société l'Assomption a décidé de créer sa propre entreprise d'assurance. La Société et ses filiales sont administrées par une convention générale, arbître suprême des statuts et de leur application, tenant un conseil général tous les quatre ans. Dans l'intervalle de ces conventions, les affaires sont gérées par un conseil général, composé comme suit: l'aumônier général, le président général, le chancelier, un premier et un second vice-président, le secrétaire-trésorier, le médecin-reviseur, l'avocat conseil et neuf conseillers, se réunissant une fois par année. Le Conseil délègue à un comité exéctuf la régie interne des affaires. Ce comité exécutif se compose d'un président, d'un chancelier, d'un trésorier, d'un médecin, d'un avocat et d'un conseiller administratif.

La ville de Moncton, au Nouveau-Brunswick, a été choisie comme siège de la direction générale de la Société l'Assomption, qui comprend les membres assurés et bénéficiaires, et les contribuables de la caisse écolière, indépendante des autres caisses de la Société. Ce sont en réalité des caisses-succursales, conformément aux desseins des fondateurs. En 1929, la Société l'Assomption dénombrait déjà un total de 166 succursales, disséminées dans les provinces maritimes, au Québec, en Ontario, et dans deux États américains, le Massachusetts et le Maine. Le total des adhérents dépassait 10,000.

La Société l'Assomption était également solidement implantée dans les institutions. Elle comptait 80 protégés dans les collèges classiques et agricoles, à qui elle fournissait des bourses d'étude; une cinquantaine de jeunes filles dans les pensionnats et couvents. En réalité, en 1929, plus de 250 Acadiens attachés aux oeuvres de l'apostolat catholique, au Canada et aux États-Unis, étaient protégés et financés par la Société l'Assomption.

Les Acadiens, contemporains de Louis XIII, se prévalent par tradition, dès 1632, de leur immuable attachement à la langue française. Aussi bien, le roi Bien-Aimé, ayant inauguré la fête et les processions du 15 août, en l'honneur de l'Assomption de Marie, la Société s'est mise immédiatement sous le vocable et la protection de Notre-Dame-de-l'Assomption. Elle a adopté la devise admirable qui la caractérise: **Union, Charité, Protection.**

LISTE DES LOYALISTES ET DES SOLDATS LICENCIÉS EMBARQUÉS SUR DES NAVIRES POUR LA BAIE DES CHALEURS, LE 9 JUIN 1784

SUR LE ST.PETER

Secord Bebie, Benjamen Betts, Abraham Browne, James Bumson, William Campbell, Eligue Cassidy, Josiah Cassidy Junior, Pomroy Cassidy, Georges Coult, Joseph Good-Willie, Thomas P.Jones, John Lawson, John Lean, Lawrence McKenzie, Alexander McKillip, Donald Monro, Hugh Monro, William Patterson, Clais Pearson, Veuve Reed, Duncan Scott Robinson, Thomas Shane, Simon Sheeseman. *Nombre d'individus embarqués: 24 hommes, 13 femmes, 49 enfants.*

SUR LE LIBERTY

James Astle, Richard Bilingsley, Thomas Brookes, Alex Browne, William Busteed, Walter Caldwell, Hiram Chappel, Samuel Chatterton, Mr.Coulter, Henry Daly, Mr.Darcey, James Davis, Albert Davis, Mr.Dobson, John Dunn, William Ferris, Mr.Fitzgerald, Anthony Fleetwood, Robert Flowers, Donald Fraser, Mr.Fraser, William Garrett, Dennis Gibbons, William Harlow, Mr.Head, Conrad Huffman, Isaac Ivas, James Jared, William Kemp, William McAdam, Thomas Price, Captain Pritchard, John Ressle, Jos Satterly, Aron Simpson, Michael Springfield, Mr.Stone, Richard Thomas, Mr.Warring, John Whitehing. *Nombre d'individus embarqués: 42 hommes, 13 femmes, 25 enfants.*

SUR LE POLLY

James Astles, William Balster, William Bennet, George Brookhoff, Mr.Brotherton, John Ghisholm, Veuve Churchward, Michael Daley, Thomas Doran, Henry Echell, Lachlan Flanagan, Sigismund Fullman, John Gilchrist, Samuel Glass, John Grant, Mr.HarrisSamuel Hindman, Benjamin Hobson, John Keys, Captain Law, Thomas Lester, Lewis Louison, John McCarthy, William Mamahan, Isaac Mann, Thomas Montrose, Mr.Norton, John Parfey, Edmund Purcell, Thomas Richardson, John Ratchie, Sprung Russell, Michael Strafford, Mr.Thompson, Patrick Trayner, Mrs Tripe, Stephene Tuttle. *Nombre d'individus embarqués: 37 hommes, 23 femmes, 58 enfants.*

SUR LE ST.JOHNS

Edward Gibbs, Mr.Shaw, Mr.Watters, Robert Williams, Edward Wilson. *Nombre d'individus embarqués: 5 hommes, 3 femmes, 2 enfants.*

SUR 4 BALEINIÈRES

John Bartley, James Burns, Patrick Connor, William Coulter, David Foster, Jeremy Francis, Elie Hawley, Phillip Hulbert, John Hurley, William Kelly, Alex Keys, Duncan McLellan, Mr.McLeod, James McNeven, Mr.Myers, Samuel Perry Jr, Aaron Sampson, Theophilus Sampson, Edward Spencer, Robert Tripe, Theodore Warring. *Nombre d'individus embarqués: 21 hommes.*

Héritage Acadien

REVUE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

Case postale 503, Magog, Qué. J1X 4W3

10 numéros par année

ABONNEMENT ANNUEL: 35$ - ÉTATS-UNIS: 45$

Règlements au nom de Florian Bernard